

V. 9  
56 22

Q  
A

D



CK. 195. (32)

CK 195

Vg  
5622

# LETTRE

A

Mr. DE VOLTAIRE;

CONTENANT

## UN ESSAI

SUR

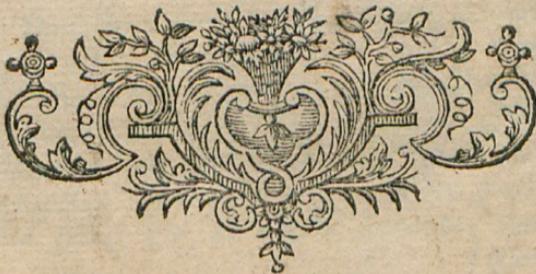
LE CARACTERE

DU

Dr. MARTIN LUTHER

ET

SA REFORMATION.



A HAMBOURG,

M. DCC. L.







## Monfieur!

**J**e ſcai, Monfieur, que vous êtes  
 affez équitable, pour ne pas hair  
 un Herétique, qui en ſe damnant  
 de la plus bonne foi du monde; en eſt  
 affurement affez puni pour ſon erreur.  
 Mais cette complaiſance, quelque con-  
 forme qu'elle ſoit au ſentimens d'un Phi-  
 loſophe, ne ſ'étend pas, cé me ſemble,  
 juſqu'au Docteur *Luther*, & c'eſt peut-  
 être par une ſuite de ſentimens contrai-  
 res, que ce grand Homme n'a jamais pû  
 obtenir la part meritée de vôtre Eſtime.

Dans les lettres ſur les Anglois, (a) ou  
 le caractère de cette Nation ſemble être  
 devenu le votre, pour la peindre d'après  
 nature, il eſt dit: *N'eſt ce pas une choſe  
 plaiſante, que Luther, Calvin, Zwingle tous  
 écrivains qu'on ne peut lire, ayent fondé  
 des ſectes qui partagent l'Europe, que*  
 ligno-

(a) V. la ſeptième lettre.

*l'ignorant Mahomet ait donné une religion à l'Asie & à l'Afrique; voilà ce que c'est que de venir au monde à propos. Si le Cardinal de Retz reparoissoit aujourd'hui il n'aimeuroit pas dix femmes dans Paris.* Les mêmes sentimens un peu variés seulement ont été prêtés au Sage & au Peuple, (b) hors-mi que ce sont là les Thomistes & Scotistes, aux quels Vous avez assigné un même sang avec Luther & Calvin.

Je ne comprends pas, Monsieur, quelle comparaison qu'on puisse faire de ces heros pacifiques à *l'ignorant Mahomet*, dont l'affreuse Politique établit son fanatisme par le feu & le sang, pendant que les autres precherent paisiblement l'Evangile. Je ne puis deviner non plus ce que Luther & les Thomistes ont de commun. Car quelque veneration que je porte à l'angelique Thomas, & à ses disciples cherubiques; quelques fines que soient ses distinctions, limitations & restrictions sur la perte du Pucelage, (c) il

(b) V. le discours sur la Voix du Sage & du Peuple.

(c) V. D. Thomæ secundam secundæ qu. 152. art. 12. 34. & le Cardinal son commentateur.

il est néanmoins vrai, que les doctes bagatelles de cet Etre speculatif & les savantes chicanes sur des matieres frivoles de ses adhérans différent de l'Erudition folide de Luther comme l'art de labourer la terre d'un sistéme de Tourbillons. Aussi le Cardinal de Retz, qui fit les meilleurs plans du monde, qui entamat les intrigues avec toute la finesse possible, a toujours manqué dans l'exécution, & ne peut aller de pair avec le Docteur Martin, dont les entreprises marquèrent un genie, capable à saisir tous les avantages sans en perdre un seul.

Ces considerations m'auroient persuadé, que Vous n'aviez peut-être jamais été assez desœuvré, Monsieur, pour lire les écrits de Luther, qui sont je ne sçai combien des *in folio*, imprimés d'un gout, que Vous nommerez Gothique, & reliés ordinairement d'une façon pour pouvoir servir de cuirassiers dans la guerre de Livres. Si en écoutant *la voix du Sage & du Peuple*, je n'étois revenu de mon erreur, voiant que les principes que vous y avez fait paroître dans un nouveau jour, sont précisément ceux, que la Reformation a fait valoir, & qui ont fait

valoir la Reformation à leur tour dans les états un peu attentifs à leurs interets.

S'il est vrai que rien ne fasse mieux l'éloge du Roi *bien aimé*, que l'ordonnance de S. M. de ne point faire des Voeux avant l'âge de vingt-cinqans ; S'il étoit à souhaiter de même, que ce grand Roi, pour faire benir sa memoire par un peuple innombrable, voudroit bien procurer à quelques mille braves sujets la facilité de se marier & de subsister avec leurs familles du superflu de ces pieux faineans, qui, en montrant à d'autres les richesses du Ciel, sont assez bien avisés pour leurs dérober celles de la terre: Vous ne faurez refuser vôtre estime & le titre de bien-aimé à nôtre Reformatteur, qui a combattu en heros pour la cause commune du genre humain, de forte que sa memoire aujourd'hui doit être benie de plus de dix millions d'Être raisonnable qui doivent à sa reformation le droit d'être au monde.

Il est sûr que nous sommes redevables à son zèle de l'anéantissement de 4000 cloîtres & d'autres Etablissements religieux également funestes à la Société  
humai-

humaine, qui depeuploient l'Allemagne, l'Angleterre, le Dannemark, la Norvegue, la Suede, la Prusse, la Suisse & la Hollande plus que tous les fléaux de ciel. Supposé dono, que de chaque mai on religieuse trente personnes ou quinze couples se soient mariés; car il y en avoit, ou le nombre des religieux avec leur dependance excedoit les 200; Supposé après que chaque couple & leurs enfans se soient multipliés à raison de deux: On trouvera au bout de neuf generations que leur produit sera de 15 millions de personnes. Pour que ce calcul soit d'autant plus juste, je n'ai pas mis en ligne de compte ceux que dans les generations suivantes la reformation a empêché de se vouer à leur ruine, lesquels selon la même proportion, en mettant pour huit generations, huit fois 4000 quinzaines, ont donné une posterité de plus de 12 millions. Supposé enfin, que le monde éclairé par Luther ait reconnu la sottise des fondateurs, dont la cruelle pieté contribuoit avec une sainte fureur à l'extinction totale de leur espece; & que par là mille nouveaux etablissèmens denaturés sont étouffés dans leurs naissances: il s'en suivra, que le nombre des personnes, qui

doivent leur existence à ses soins paternels, va à l'infini et que ce grand homme meritoit bien une statue: *ob conservatum genus humanum.*

Le sujet amene une remarque, que je ne me souviens pas avoir encor été faite par un autre, c'est que l'Epoque des Cloîtres dans les pais septentrionaux est aussi l'Epoque, qui a fait cesser les migrations des peuples; & que par conséquent la vie monastique a servi d'un terrible fond d'amortissement du genre humain. Par une suite de cette même remarque, je crois pouvoir affirmer, que le Commerce des Indes & les Etablissements dans ces vastes pais, qui après la reformation ont quasi succédé à ces migrations ne seroient jamais parvenu à ce degré de perfection, si l'abolissement des Cloîtres n'avoit pas fait naitre ces millions de matelots & de Colonistes, que le Commerce des Indes coute journellement aux Nations d'Europe.

Luther ne se contenta pas d'imiter ces guides de bois, qui montrent le chemin à tous les passans sans en suivre aucun: il se maria lui même pour encourager les autres

autres par son exemple, (d) publiant en meme tems une apologie, (e) pour ces malheureux victimes, qui aiant été sacrifiés à l'interet d'un ainé, ou aux devotes caprices d'une mere, reclamoient les Droits de la Nature. Il présentit tout ce qu'on iroit lui reprocher sur une demarche aussi hardie, & les detailla même à Spalatin (f) mais comme il n'étoit pas homme, à faire les choses à demi, il trancha de toutes ces difficultez, sans attendre l'avis de quelques amis trop discrets & trop timides. Son mariage a diverti plus le monde, que *the marriage of the Pope*, n'a jamais fait. (g)

A 5 II

(d) Si Elector (*Albertus Moguntinus*, Cardinalis) forte dicet, cur ego non ducam uxorem, qui omnes ad nubendum incito; respondebis, me semper adhuc dubitasse, an idoneus ad id sim. Attamen si meo matrimonio Elector confirmari potest, propediem paratus sum ad exemplum ei præbendum. In Ep. ad Ruelium T. III. Altemb. p. 140.

(e) Elle a pour titre: Unterricht das Jungfrauen Klöster göttlich verlassen. Vid. T. VI. Wit. P. 245.

(f) Vid. T. II. Ep. p. 294.

(g) Comedie angloise passablement bien mechante.

Il à même servi d'une source intarissable de calomnies. Ses ennemis connoissant si peu l'art de medire, au sentiment de Mr. Baile, (h) que leurs inventions, faute de vraisemblance, firent d'abord place à la verité. Ce qui peut divertir le plus, dans la chronique de ces téms, c'est que des François comme des Maimbourgs, des Remonds de Florimond, des Varillas & d'autres ecrivains, qui ont copié ces copistes, ont eu la folie de décrier son mariage, comme une marque de son humeur debauché, eux qui savoient bien, que c'est plutôt dans le celibat qu'on goute à long traits les douceurs d'une franche debauche.

Les soins genereux que Luther prenoit à faire subsister honorablement les religieuses, qui vinrent implorer son secours (i) étoient d'autant plus extraordinaires,

(h) Dict. à l'Art. de Luther.

(i) Dans une lettre à Spalatin il l'exprime de la maniere suivante: *Ad me venerunt novem istæ apostata moniales vulgus miserabile, sed per honestos cives Torgaviensès advecta. Miseret me illarum valde maxime autem & aliarum, qui pereunt maledicta & incesta illa castitate.*

dinaires, qu'ils dûrent l'exposer à la critique maligne de ses ennemis. Aussi faut-il avoir toute la bonne conscience, qu'il avoit, pour ne pas sauver les apparences avec un peu plus de circonspection.

Il est aisé de voir par là, que Luther n'étoit pas homme à disputer avec les Cordeliers sur la forme de leurs Capuchons; & s'il a dû soutenir, *que les poulets sacrés devoient manger & boire ensemble pour pouvoir prendre les augures;* (k)  
c'est

*castitate. Sexus iste per se longe infirmissimus est & ad virum natura immo divinitus conjunctus tanta crudelitate separatus perditur. O Tyrannos & crudeles parentes in Germania! - - - Quid cum illis egam? primum cognatis significabo, ut eas suscipiant, qui si nolint, curabo eas alibi suscipi. Nam est mihi promissio facta ab aliquibus; aliquas etiam matrimonio jungo ubi potero. Te autem oro ut & tu opus charitatis facias & pro me mendicēs apud aulicos tuos divites aliquid pecuniæ; qua eas ad octiduum vel quindenam aliquam aliam, donec eas commode suis cognatis, aut meis promissoribus tradam. Vid. T. II. ep. p. 130.*

(k) V. la huitième lettre sur les Anglois: *Marius & Sylla, Pompée & César, Antoine & Auguste ne se battoient point pour decider, si les poulets*

c'est que persuadé, que les mystères les plus sacrés d'une Religion, qui fait préferablement à tout autre le bonheur de l'Etat, ne doivent pas être aggregés aux fariboles des Thomistes, Scotistes, Occamistes & autres pedans en *istes*, il fit son mieux pour faire revivre la saine & bonne doctrine des Eglises primitives, dépurer la morale & d'employer & l'un & l'autre au bonheur general de monde. Ceux même, qui n'ont pas adopté précisément ses formules, reconnoissent de plus en plus l'Excellence de son Systéme, & ce tissu spirituel, qu'on nomme Hierarchie ne recevroit pas des coups si furieux des François & des Catholiques Romains, s'il ne leur avoit préparé le terrain. C'est déjà dans l'Espagne qu'on ose penser à un tribunal ecclesiastique, qui jugera en dernier ressort les affaires litigieuses, dont un vrai reste de la Barbarie Vandale fait acheter au prix de millions la decision à Rome. Feu Mr. le Comte de Plettenberg avoit concû le même dessein pour l'Empire, goûté par Charles VI.

Mais

*lers sacrés devoient manger & boire, ou bien manger seulement, pour qu'on prit les augures. L'application a nos sacrés mystères se fait d'elle meme.*

Mai  
mag  
com  
dou  
Sacr

D  
au  
sur  
men  
l'un  
n'y  
phis  
ress  
proc  
refo  
attir  
prét  
des  
qu'u  
phic  
Roi  
ne p  
dan

J  
coup

(1)

Mais pour son malheur & celui de l'Allemagne, il mourût précisément en allant comme Ambassadeur à Rome. Sans doute, que le ciel l'a puni de ses pensées Sacrileges, disoit un Avocat de Rome.

Dans un petit traité, que Luther publia au commencement de sa reformation, sur la dignité & les devoirs du Gouvernement, (1) il commençoit par en établir l'unité & à l'honneur de sa doctrine, il n'y a pas Etat protestant, ou l'unité phisique ou morale n'est le dernier ressort. Ses ennemis lui ont souvent reproché, qu'il se meloit mal à propos de reformes politiques & que c'étoit pour attirer les Princes dans son parti, qu'il prétendoit ranger le Clergé au devoir des sujets. Mais falloit-il donc n'enseigner qu'une Theologie Sophistique & Sera- phique pour éviter ces reproches? & un Roi devoit-il se faire moins aimer, pour ne pas faire soupçonner sa condescendance d'un Orgueil raffiné?

Je conviens, Monsieur, que c'est beaucoup que de venir au monde à propos;  
&

(1) Le titre Allemand porte: Von der Würde und dem Amt der Obrigkeit.

& que Luther ne feroit plus fortune, s'il y venoit de nos jours. L'Eglise une fois éclairée n'ayant plus besoin de flambeaux. Peut être que vous en voulez inferer, Monsieur, que c'est aux esprits un peu bornés qu'il a étalé son bon sens, et qu'en curé adoré du village il se feroit ecclipsé dans la Capitale. Mais permettez moi de vous dire, que c'est autant plus d'honneur pour Luther d'avoir converti des fots, des fous, & des bêtes, qu'il fût à Orpheus d'avoir touché Pluton & les pierres par la douce harmonie de sa lire. Il est plus facile de persuader la verité à un esprit éclairé & sensé, qu'à ces subtilitez personifiées, à ces Scholastiques opiniâtres, à une populace superstitieuse, & à un clergé intéressé à conserver les préjugés contraires. En vain les conciles de Constance, de Pise & de Basle ont ils fait tous leurs efforts pour arriver au même but. En vain les Peres assemblés à Pise ont ils fait vœux de ne se separer qu'après avoir reformé l'Eglise de pié en cap. En vain Erasme a t'il crochété la serrure. (m) La gloire de frapper le grand coup étoit refer-

(m) Expression de Simon Fontaine Docteur en Theol. à Paris, dans l'histoire catholique de notre téms L. VII. fol. 91. cité par Baile.



reservé à Luther, qui à l'exemple de l'armée Suedoise, lorsque tous ses alliés l'avoient quité dans la grande guerre, de l'Allemagne marchoit sans requisition par le territoire des Princes, prit les quartiers d'Hiver sans permission, & ne menagea plus tous ces interets differens qui se faufilent ordinairement avec les plus grandes entreprises.

De chef de Secte il n'est jamais devenu chef de Parti; son devoir se bornoit à celui de Mornai, qui

*condamne les combats plaint son maitre  
& le suit. (n)*

ce qui fait le vrai caractere d'un sujet qui pense differemment de son Prince, sur les matieres de Religion. Le culte public depend chez nous du Prince. Il a le Pouvoir de fixer les dogmes de ses Eglises selon les loix fondamentales de l'Etat. Mais pour la decision c'est à nos Consciences que nous nous en rapportons, laissant à chacun la liberte d'aller au ciel par quelle voye qui lui plait.

Il est bien humiliant pour la raison humaine, que tant de Sectes sont venu après

(n) V. la Henriade.

après Luther; mais est ce qu'on a jamais  
rejeté sur l'Evangile de J. C. les Sortises  
des sectes qui divisent le Christianisme &  
qui se fondent sur ce même Evangile?

J'espere qu'après avoir mis ainsi sous  
un point de vue plus avantageux les hauts  
faits de ce grand homme, qui de simple  
moine s'est mis au dessus du Savoir faire  
de tous les Conciles: On ne fera plus  
tenté de croire, que ses écrits soient assez  
mauvais, pour qu'on les lise avec dégoût.  
Je puis même avancer, sans aucune crainte  
d'être démenti par des connoisseurs, que  
ses livres sont écrits d'une façon si naïve  
& si solide, qu'on y trouve non seule-  
ment la vérité mais même de l'agrément;  
son caractère s'imprimant dans la moin-  
dre Periode. Erasme, juge compétent  
en matière de bel esprit, & irrité par les  
emportemens de Luther, n'a pas pu lui  
refuser ses eloges, & le Jésuite Paul Bes-  
nier (o) dit hautement *qu'il écrivoit avec  
une netteté d'esprit, qui faisoit le Caractere  
de tous ses ouvrages.* Si on voudroit  
écouter Remond de Florimond & Varil-  
las (p) le plus grand menteur, que l'histoire  
a ja-

(o) Dans la Preface de son Dict. Etym.

(p) V. Varill. au L. III. dans son Traité de l'Herésie p. 225. & Remond de Florimond de l'Orig. & du progr. de l'Herés. L. I. c. 5.

à jamais eu; la nature lui sembloit avoir donnée la subtilité Italienne, jointe à un corps Allemand; et personne n'auroit jamais possédé à un plus haut degré l'art de connoître tous les replis du coeur, & de parler avec plus d'onction que lui, enfin la délicatesse de son stile n'auroit cédé, qu'à son animable conversation - - - C'étoit sans doute du Diable son Pere & de Mégère sa mere, qu'il avoit hérité ces rares talens. Mais il en étoit toujours en possession, et se moqua de ses ennemis, qui prétendirent colorer leur défaite par des fictions si grotesques.

Enfin le Pape Leon X convenoit de la beauté de son Genie. Maximilien et Charles V. lui rendirent la même justice. Ses écrits coururent le monde si rapidement, qu'ils étoient à Rome, un mois après avoir quitté la Presse, sans avoir été annoncés dans aucune Gazette. Il ne lui manque donc que vôtre estime, Monsieur, que jé mets au dessus de celle des Papes et des Empereurs.

Il la mérite d'autant plus, son Caractere n'ayant été qu'un assemblage de grandes qualités nuancé exprès par des foiblesses, pour faire connoître, qu'il étoit homme, et qu'il avoit été moine.

La Providence lui avoit donné des passions fougueuses, les vehicules des eminentes vertus, un noble orgueil, un courage à affronter le Clergé même, un esprit impetueux et passablement suffisant pour mettre à profit toutes ces utiles tempêtes. Enfin on peut dire, que si Dieu avoit donné à l'Eglise le Pape Jules II. parce qu'elle avoit besoin d'un Pape guerrier, au jugement du Cardinal Palavicin, Luther sembloit avoir été un homme destiné expres à achever le grand ouvrage de la Reformation.

Il avoit à combattre des prejugez respectables par leurs anciennité, sanctifiés par les Papes, avoués par l'Eglise, soutenus par un cahos de moines, qui couroient risque à devenir bons citoyens par une doctrine suspecte de nouveauté. (q)

L'hom-

(q) Le prejuge de la nouveauté est encote si grand, qu'on demande à tous momens aux Lutheriens, si leur doctrine n'est pas nouvelle? Je demande à mon tour à ces Messieurs, si l'habit du Chevalier Martin & Jean, les heros du Conte du Tonneau, après qu'ils en eurent oté les galons, les noeuds d'épaules & toute sorte de fanfreluches, si cet habit, dis je, étoit un habit neuf, ou si c'étoit l'ancien? C'e n'étoit pas l'ancien, les galons & le Satin couleur de feu n'y brillant plus. Ce n'étoit pas un habit neuf, par ce que le Drap & la façon venoient de leur Pere.

L'  
des  
log  
la r  
sem  
mo  
guff  
une  
les a  
Pap  
pelle  
intr  
mon  
d'ad  
peut  
le co  
plus  
Il  
que  
tems  
à fon  
empi  
la nat  
nuat  
pas n  
conne  
cafior  
magn  
(r) H  
ci  
(s) H

L'homicide zèle des Hierarches, le bras des Princes, l'indocile orgueil des Theologiens, le Sang de ceux, qui avoient couru la même carrière, & qui fumoit encore, sembloient être autant de barrières insurmontables aux preches d'un pauvre Augustin. Cependant après, qu'il s'étoit une bonne fois déterminé à reformer les abus, qui s'étoient glissés, à l'aveu du Pape même, dans cette cohue, qu'on appelloit alors Eglise, il se soutint avec une intrepidité, qui ne l'a presque quitté un moment de sa vie, profitant avec tant d'adresse des fautes de ses ennemis, qu'on peut dire, que si son ame avoit passé dans le corps d'un general, il seroit devenu le plus grand Capitaine de son siècle.

Il est vrai au sentiment de Mr. Baile, que Luther attaqua la maladie dans un tems critique, lors qu'elle étoit parvenue à son comble, lors qu'elle ne pouvoit plus empirer, & qu'il falloit selon le cours de la nature qu'elle cessât, ou qu'elle diminuat; mais, dit Fra Paolo (r) il ne faut pas moins d'un habile homme, pour connoître & savoir saisir ces grandes occasions, que Tacite (s) appelloit *opportunas magnis conatibus transitus rerum.*

B 2

Cer-

(r) Hist. du Conc. de Trente L.I. p. 4. trad. d'Am. cit. p. B.

(s) Hist. L.I.

Certains esprits, qui préfèrent un homme rampant dévotement dans les pas de ses ancêtres, à ces hommes extraordinaires & entreprenans, accusent le bon Luther, d'avoir été trop ambitieux. Mais ceux, qui savent distinguer le vice de la passion, dont

- - les mouvemens contraires

Sur ce vaste ocean font des vens nécessaires (t)

font bien persuadés, que l'homme sans passion ne sera jamais ni un excellent fourbe, ni un grand homme. Luther avoit le coeur grand, ouvert, liberal & compatissant au malheur de son prochain. Avec ces qualitez on n'est jamais ce, qu'on appelle ordinairement ambitieux. Quoiqu'il avoit été moine, il n'étoit pourtant pas avare. Son testament en fait preuve, qui peut passer pour une pièce unique. Tetzal, ce fameux Tetzal, n'a pas été des derniers à éprouver le grand coeur de son ennemi. Ce Tetzal abandonné de Rome furieusement taxé du Cardinal Miltiz, (u) desavoué de son ordre, & regardé par

(t) Essais sur l'homme ch. I.

(u) On envoya le Card. Miltiz de Rome pour aspirer toute la querelle. Il s'y prit au commencement par la force. Mais voyant, qu'il étoit trop tard; il fit mille caresses à Luther, & écrasat le pauvre Tetzal par des reproches &

par tout comme l'auteur de la tragédie, l'étoit retiré à Leipzig, ou il trainoit une vie languissante & même hectique; ce qu'ayant été rapporté à Luther, il le consola dans ses disgraces, & le conjura de ne point se chagriner pour une affaire, qui ne paroissoit pas tant une suite de ses fautes, qu'une empreinte du doigt du Seigneur. (v)

Quoique Luther fut Reformateur, il n'étoit ni fanatique, ni entouffaste, & sans être pedant, singulier, ou farouche, sa conversation étoit enjouée, son humeur vive, ses repliques heureuses & fortes, & ses propos de tables fort divertissans. Il mangea bien, & presque toujours en compagnie de quelques savans, ou de quelques maitres habiles, comme de Luc Cranach (x)

B 3

le  
& menaces. Luther écrit la dessus à son ami Staupitz: *Le Cardinal me quitta en m'embrassant, les larmes aux yeux, avec mille protestations d'amitié, que je reçû avec un peu plus de respect, que de credulité. T. I. Ep. 140.*

(v) *Vocaverat (Miltitius) autem ad se J. Terzelium, prædicatorii ordinis, autorem primarium huius tragædiæ, & verbis minisque Pontificiis adeo fregit hominem, ut tandem animi ægritudine conficeretur, quem ego, ubi hoc rescivi, ante obitum litteris benigniter scriptis consolatus sum ac iussi animo bono esse, nec mei memoriam metueret; sed conscientia & indignatione Papæ forte occubuit. Ce sont les paroles de Luther dans sa pref. d.T.I. d'Altenb.*  
(x) *Luc Cranachius, dont nous avons encore les portraits*

le plus celebre peintre de son tems. Il avoit souvent concert chez lui, ou il l'accompagna lui même, composant en Musique, & jouant du Luth. Enfin c'étoit un Theologien, qui pouroit se montrer dans le siecle, ou nous sommes, sans faire rougir ses confreres.

On le charge cependant avec raison, qu'il n'a pas toujours agi avec assez de circonspection; qu'il a negligé quelque fois les apparences; qu'il n'entendit point la fine discretion; qu'il se laissoit emporter par les injures de ses ennemis, à leurs rendre la pareille, qu'il s'est permis de faillies trop fougueuses & trop sanglantes, pour ne pas aigrir ses adverfaires; enfin qu'il a perdu contenance dans ses disputes avec Erasme, dont la fine Satire & le sang froid, qu'il affectoit, irritoient son amour propre toujours accoutumé à vaincre.

On pourroit alleguer pour sa defense la grossiereté du Siecle; la conduite des Princes, qui s'oublièrent assez pour entrer en lice contre un moine de l'Allemagne,  
en

traits de Luther & de sa femme, s'étoit avisé un jour de mettre le portrait de sa femme, avant que Luther songea à l'épouser, vis-à-vis de lui. Eh bien, dit celui-cy, donnez moi aussi le portrait d'un homme si bien fait, & je l'enverrai aux Peres assemblés à Mantoue, pour éprouver, s'ils ne changeront pas d'avis sur le Celibat.  
V. ses propos de table fol. p. 307.

en fait assez de foi. On pourroit dire, que les charmes de la resignation chretienne, & la flatteuse discretion étoient des delicateffes imperceptibles au palais grossier du Peuple, & que les clameurs du parterre auroient sifflé la piéce, s'il n'avoit pas rembarré quelquefois par des reponses macaroniques ceux, qui ne cherchoient, que de mettre les rieurs de leur coté, pour se divertir à ses depens.

Mais j'aime mieux convenir avec Mr. le Baron de Seckendorf, (y) que ce melange de foibleffes humaines n'empechoit point la force de sa vocation divine. Aussi pourroit on battre en ruine un dogme principal de l'Eglise Romaine, qui scait adroitement distinguer le Pape *in cathedra* du Pape en robe de chambre; en cas qu'on voudroit combattre la doctrine par les moeurs du Docteur. Une grandeur au dessus de l'ordinaire, n'a point ordinairement la pureté du mediocre, dit l'Abbé de Resnel, après Longin, dans ses notes sur le vers suivant de Pope

J'aime mieux un auteur sublime & vehement,

Qui tombe quelquefois, mais toujours noblement;

Que

(y) *Mixtura humana debilitatis, cujus minime immunis erat Lutherus, non impedit vim spiritus divini* Seckend. in hist. Luth. L.II. C.12. §33. p.88.

Que ces rimeurs craintifs genés dans  
 leur justesse,

Ou, si rien ne deplait, rien aussi n'interesse.

Cochléus l'accuse d'avoir commencé  
 sa reformation par jalousie contre les Do-  
 minicains, qui se meloient de vendre les in-  
 dulgences, dont l'ordre de St. Augustin  
 étoit depuis long téms en possession, & que  
 c'étoit par ce motif, qu'un Augustin avoit  
 déclaré billon les indulgences d'un Domi-  
 nicain. Mais ce Cochléus s'est rendu si  
 suspect par ses fictions mal cousues, que je  
 n'ai pas besoin de provoquer à Guiciardin  
 & au sage du Thou, qui ont lavé Luther de  
 ce reproche, pour le justifier sur une impu-  
 tation improbable d'elle meme.

Enfin je conclus par un trait de Mat-  
 chois, que jamais homme ne s'est fait tant  
 d'ennemis sans être battu. (a)

Voilà, Monsieur, tout ce que j'ai cru pou-  
 voir vous donner raisonnablement une  
 idée plus juste de notre reformation & de  
 son auteur. Si je n'y ai pas tout-a-fait  
 reussi; c'est que je ne suis ni François, ni  
 Theologien, & que les chaudes Disputes de  
 ce Siecle obscur, ne me sont connues qu'au-  
 tant, que tout honnet homme doit connoi-  
 tre le fond de sa religion.

Je suis

Osnabr. d. 6 Sept.

1750.

J. M. ★

(z) Ess. sur la crit. Chant. II. v. 57.

(a) Matthes. in vita & hist. Luth. Conc. XV. p. 156.

\* Juste Moeser, Conseiller de la Regence  
 d'Osnabrück.

ans  
effe.  
ncé  
Do-  
in-  
stin  
que  
voit  
mi-  
u si  
e je  
din  
de  
pu-

lat-  
ant

ou-  
ine  
de  
fait  
ni  
de  
au-  
oi-

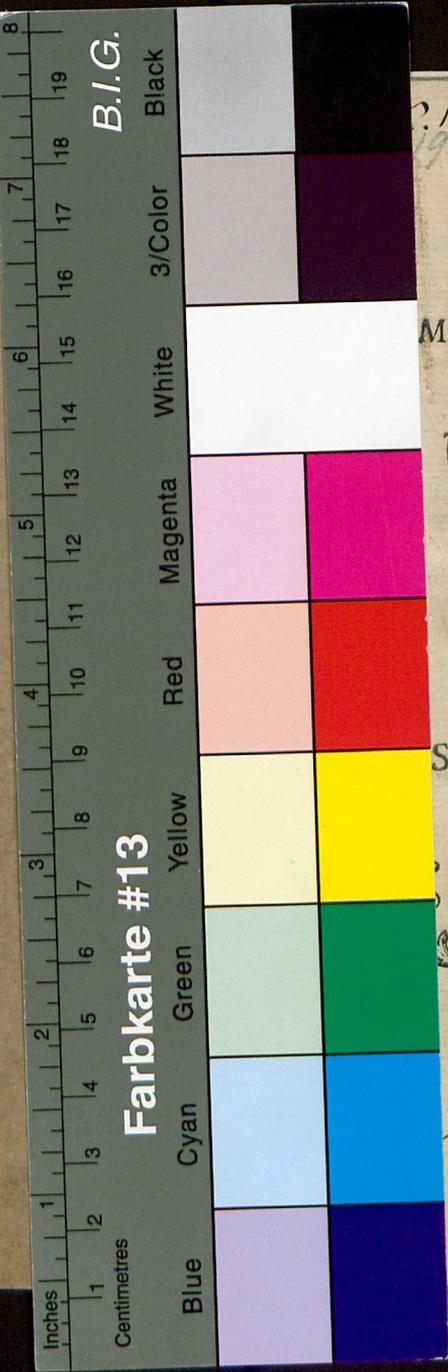
gence

VD18

ULB Halle 3  
007 470 258







B.I.G.

Farbkarte #13

Centimetres

Black  
3/Color  
White  
Magenta  
Red  
Yellow  
Green  
Cyan  
Blue

2.195 (32)  
195



# LETTRE

A

Mr. DE VOLTAIRE;

CONTENANT

## UN ESSAI

SUR

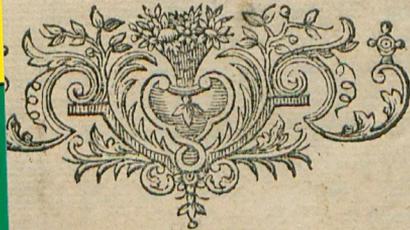
LE CARACTERE

DU

MARTIN LUTHER

ET

SA REFORMATION.



A HAMBOURG,

M. DCC. L.

